sieurs points de la montagne de Fourvières et de la colline de St-Clair. Plaine ou montagne nul endroit ne semblait offrir de refuge assuré. Profondément émue par trois semaines d'inondation, la population ne cachait plus sa consternation et son effroi.

Le lundi 2 juin, la ville commençait à voir luire un rayon d'espérance ; la pluie avait cessé, le Rhône diminuait, la Saône se maintenait sur les quais envahis, mais sans s'élever aussi haut que huit jours auparavant, les malheureux inondés se rapprochaient de l'endroit où s'élevaient naguère leurs habitations, cherchant à retirer du milieu des eaux quelque épave de leur mobilier, lorsqu'avec la rapidité de l'étincelle électrique, le bruit courut que l'Empereur venait d'arriver et qu'il se dirigeait vers cette plaine qui avait tant souffert. Cette nouvelle mit toute la ville sur pied ; à onze heures l'Empereur, après s'être à peine arrêté à l'hôtel de l'Europe, se rendait en effet par la rue Impériale et le pont Morand aux Brotteaux, aux Charpennes et à la Guillotière où sa présence était saluée de mille cris. Une foule immense le suivait, applaudissant au sentiment qui avait arraché le souverain aux soins du gouvernement pour l'amener là où il y avait tant de larmes à essuyer. Les bonnes paroles répandues au milieu de cette population désespérée des Brotteaux, l'or prodigué à ces gens qui manquaient de tout, avaient excité l'enthousiasme de notre cité. Le soir toutes les fenêtres étaient pavoisées et pour ceux qui connaissent nos habitudes et nos mœurs, l'Empereur venait de traverser une des plus grandes journées de son règne.

Le lendemain, mardi, l'Empereur descendait le Rhône jusqu'à Arles, prodiguant partout les mêmes consolations, les mêmes secours, et recevant partout en échange les mêmes témoignages de reconnaissance. Le mercredi 4, l'Empereur rentrait à Lyon, passait sur la place Bellecour une revue de toutes les troupes de la garnison et le même soir repartait pour Paris, laissant de profonds souvenirs de son voyage ; bientôt après de nombreuses souscriptions s'ouvraient dans toutes les villes de l'Europe ; le Saint-Père, la Reine d'Angleterre, le Sultan, l'Empereur de Russie, lui-même, envoyaient leur offrande et nous montraient que désormais il y avait une *république* européenne, dont tous les peuples étaient frères et dont tous les hommes étaient prêts à se tendre la main.

— Quatre jours après, dans la nuit du samedi au dimanche, S. E. le cardinal Patrizzi, légat *a latere*, arrivait dans notre ville et descendait à l'Archevêché. Dès le matin le bourdon de Saint-Jean et l'artillerie des forts annonçaient la présence d'un Prince de l'Église dans nos murs. A 3 heures le clergé sortait processionnellement de la métropole pour aller chercher le légat au palais archiépiscopal ; à l'entrée de la métropole un dais l'attendait ; S. E. le cardinal de Bonald était venu jusqu'au seuil de la basilique assister à cette réception ; conduit dans le chœur, au milieu d'un